

15. Janvier 1781.

95

Mr. l'abbé Mann, qui vient de publier une dissertation très-longue, dans laquelle il paroît instruit à fond de tout ce qui regarde la composition, les traductions, & les éditions de cette histoire *, n'a pas plus douté que moi qu'elle ne fût l'ouvrage de prédicans anglois; & qu'enfin personne n'a jamais formé de doute là-dessus, avant les gens-de-lettres dont il s'agit dans la lettre de Mr. l'abbé H. Quand ils auront jugé à propos d'instruire le public des raisons sur lesquelles ils fondent ce doute, je me ferai un devoir de les discuter.

* 15 Nov.
1780, p.
414.

L'autorité des journalistes qu'on m'oppose, est sans doute d'une très-grande influence sur le troupeau du genre humain, pour me servir de l'expression du lord Chesterfield, qui n'a pas de jugement en propre. Je ne fais si je dois me juger coupable d'un orgueil bien odieux, pour vouloir avoir un jugement en propre; sur-tout après avoir couru tant d'années la même carrière que les autres périodistes. Mais si mon orgueil a de quoi offenser les moralistes, ma tolérance, vertu de la plus haute considération, doit les édifier. Je ne prétends pas que mes jugemens soient des loix pour les autres; je consens bien volontiers qu'après que j'ai trouvé un ouvrage très-mauvais, les autres journalistes le trouvent très-excellent. Cela arrive tous les jours, & je n'en suis pas offensé. Maintenant, que les autres journalistes, vivans & morts, imitent mon exemple; qu'ils permettent que des ouvrages dont ils ont été extasiés, produisent sur moi un effet tout contraire: dès ce moment

II. Part.

G